

EXTRÊMES ET LUMINEUX

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

Ruminations, Atelier de l'agneau, 2002

La Mamort (avec Michel Valprémy), Atelier de l'agneau, 2004

l'éternité, Dernier Télégramme, 2006, rééd. 2014

Fiat lux, MIX., 2006

l'idieu, ikko, 2007

Protopoèmes, Atelier de l'agneau, 2009

Univerciel, Nous, 2009

Qui vive, Dernier Télégramme, 2010

Testament (d'après François Villon), Léo Scheer, 2011

Cache-cache, Derrière la salle de bains, 2012

Christophe Manon

Extrêmes et lumineux

Verdier



www.editions-verdier.fr

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



© Éditions Verdier, 2015
ISBN : 978-2-86432-820-9

N'est-ce pas autour de nous-mêmes que plane un peu de l'air respiré jadis par les défunts? N'est-ce pas la voix de nos amis que hante parfois un écho des voix de ceux qui nous ont précédés sur terre? Et la beauté des femmes d'un autre âge, est-elle sans ressembler à celle de nos amies? C'est donc à nous de nous rendre compte que le passé réclame une rédemption dont peut-être une tout infime partie se trouve être placée en notre pouvoir.

WALTER BENJAMIN

Relations du passé : anecdotes
Rapportées avec touchante minutie, ou pages d'Histoire
Chuchotées sans ordre, comme si le narrateur
Étouffé par les soupirs et les sanglots, avait oublié
La raison qui lui fit raconter son histoire.
En fin de compte, c'étaient celles-ci qui faisaient
la plus forte
Impression, elles vous secouaient comme le vent
Rugissant dans les branches qui ne portent plus de feuilles.
Leur imprécision paraissait démesurée par rapport à la vie
et à son apothéose
De petits faits étincelants, bariolés ou sombres, graves
ou vivaces.

JOHN ASHBERY

oir puis blanc puis noir de nouveau, marquage au sol lignes blanches pour indiquer les places de stationnement numérotées au mur : 1 2 3 4 5 6 7 8 9, le chiffre 1 du 10 étant masqué par un large pilier circulaire, on ne discerne que le 0, discrètes taches lumineuses vertes ponctuant l'espace en divers points : certainement pictogramme avec petit bonhomme qui court précédé d'une flèche pointant en direction d'un rectangle comme ceci :  pour signaler la sortie ou l'issue de secours, dessous se distinguent les formes métalliques et oblongues de couleur rouge des extincteurs semblables à des obus, puis long tunnel en spirale de légère pente avec même alternance noir-blanc horizontale, larges lignes noires verticales joignant les parties inférieures et supérieures des murs, délimitant ainsi de vastes surfaces rectangulaires comme une succession d'immenses monochromes blancs : œuvres monumentales ornant quelque crypte occulte ou plutôt : peintures pariétales ultra-contemporaines décorant une grotte aux vastes voûtes demeurées inviolées (mais exécutées par quel artiste dément à l'orgueil insensé ou pour célébrer quel culte clandestin au cours duquel se pratiquent des rites sacrificiels ?),

lumière néons, sols murs plafonds bitume ciment armé béton brut, grilles d'acier fermées par d'énormes cadenas bloquant l'accès aux parties privatives, plots coniques de signalisation disposés devant une série d'emplacements en réfection pour en interdire l'accès aux véhicules, énigmatiques panneaux disposés à hauteur d'homme sur lesquels est écrit en lettres capitales VOIE RÉSERVÉE AUX ABONNÉS ET AUX PETITS ROULEURS, un peu plus loin, sur une affiche délabrée et déchirée par endroits, message dont une partie des caractères est effacée : BLIEZ AS VALID OTRE ITR E ATION MENT, câbles d'acier dont certains sont protégés par des gaines de plastique jaunes, vertes, orange ou bleues, quoi d'autre encore ? – sentant l'odeur à la fois épaisse, écœurante, entêtante et indubitable de produits pétroliers : huile, essence, gazole : épaisses flaques noirâtres, taches visqueuses et glissantes pouvant provoquer d'éventuelles chutes, liquide suintant au bas des parois en minces filets verdâtres qui se coagulent en petites concrétions gélatineuses, sédimentation de substances poudreuses se cristallisant sous forme de stalactites le long de fissures apparentes et de larges failles telles des plaies purulentes et démesurées d'un monstre ou de quel dieu renié, oublié, enfoui depuis les siècles des siècles dans le secret du monde, exilé dans les marges d'un enfer chthonien sans espoir de retour ; progressant péniblement dans cette atmosphère à la fois étouffante et humide, tentant de s'orienter dans cette sorte d'espace intermédiaire, cet empilement d'étages tous identiques et qui semblent se répéter à l'infini, égaré dans un silence souterrain seulement ponctué à intervalles irréguliers par des bruits digestifs de canalisation et de tuyauterie, le gargouillement des conduits, l'écho

menaçant de pas anonymes qui résonne et se répercute en s'amplifiant le long des couloirs obscurs, le fracas soudain assourdissant du moteur d'une mo

to sur le point de s'élan-
cer garée devant la porte d'une grange en bois à côté de laquelle sont entassés ce qu'on peut supposer être des instruments agricoles ou du moins leurs épaves, débris, résidus, pièces détachées réunis en un amas chaotique de tiges métalliques, de chaînes et de courroies enchevêtrées à des lanières de cuir, le tout formant un ensemble difficile à identifier semblable à un nid de serpents ou à un paquet d'entrailles jeté là, restes d'un festin mécanique aux mille ressorts et engrenages confirmé par la présence à proximité de nombreux ustensiles de cuisine en étain (gamelles, plats, gobelets, casseroles), tandis qu'à l'arrière-plan on aperçoit une série de poteaux électriques plantés le long des façades de maisons aux toits pentus dont la demi-croupe est en grande partie masquée par des arbres, et qu'au fond se profilent les silhouettes discrètes de montagnes aux sommets enneigés ; les quatre personnages présents sur la photographie portent des uniformes militaires ou paramilitaires (bottes de cuir, treillis, chemises à manches courtes ou retroussées jusqu'au-dessus des coudes probablement de couleur kaki) ; le conducteur de la seconde moto à laquelle est associé le side-car (un assemblage rudimentaire de tubes et de tôle fixé par une série de boulons apparents formant un habitacle en contrebas qui ressemble vaguement à une énorme luge ou à un bobsleigh ou plutôt à une sorte de cercueil de plomb) est le seul à porter un casque surmonté d'une paire de lunettes

de conduite, de ses deux mains il maintient le guidon légèrement incliné vers la droite, ce qui permet en observant l'image dans le détail de déchiffrer sur le réservoir de son véhicule le nom de la marque PEUGEOT ainsi que le numéro de la plaque d'immatriculation : SN 703 fixée sur le garde-boue avant à la façon d'une crête; les quatre personnages donc, visiblement satisfaits et souriants, comme sur le point de faire une bonne blague ou bien égayés par les paroles du photographe, indubitablement présents et vivants, bien vivants de leur éternelle vie de fantômes à jamais inhumés et oubliés, flottant dans un espace abstrait et infini, sans issue ni direction, comme isolés par le halo de brume blanchâtre qui encadre le tirage et prisonniers du ciel vide au-dessus d'eux, et ce qui reste n'étant plus que poussière et transformé en herbe et l'herbe elle-même battue par les vents qui disposent le tout dans un geste fortuit sur la petite surface noire et blanche du papier photographique au dos duquel, dans l'angle supérieur gauche, on peut lire la mention *Rumilly 1942* tracée d'une main tremblante au crayon à papier, certainement bien des an

nées plus tard, pris d'une soudaine curiosité par suite d'une discussion anodine ayant éveillé en lui de lointains souvenirs profondément enfouis dans sa conscience, se rappelant des bribes de conversations captées par hasard pendant son enfance, de menus détails, des indices fragmentaires qu'il tente frénétiquement de rassembler, cherchant à exhumer une hypothétique réalité, à retracer les contours indistincts d'un passé oublié, collectant sur Internet des informations

concernant cet énigmatique théâtre forain ou théâtre démontable ou théâtre ambulante, c'est-à-dire une de ces modestes compagnies théâtrales qui sillonnent jusque dans les années soixante les petites bourgades et les campagnes avec leurs « baraques » et leurs roulottes, et dont les troupes, constituées presque toujours d'unités familiales d'artistes, pères mères filles fils gendres brus neveux nièces cousins cousines et jusqu'aux plus jeunes marmots, d'authentiques dynasties donc, auxquelles se joignent parfois quelques comédiens appelés gagistes, qui vivent sur les routes et installent leur établissement pour quelques semaines, au gré des représentations, sur les places des villages où elles sont acceptées après d'âpres négociations avec le curé ou le maire, interprétant un répertoire varié mais pas trop étendu, vaudevilles, comédies légères ou militaires, mélodrames, drames populaires, drames bibliques (*Roger la Honte, Le Bossu, Les Deux Orphelines, La Passion, La Dame aux camélias, Étoile des neiges, La Porteuse de pain*), afin de permettre à chacun de connaître parfaitement son rôle attribué en fonction de l'âge et du sexe (les jeunes premières, les coquettes, les ingénuités pour les jeunes filles, les duègnes ou les mères éplorées pour les femmes plus âgées, les grands premiers rôles, les jeunes premiers, les troisièmes couteaux, les vieillards acariâtres ou les pères nobles pour les hommes) : un véritable théâtre en bois, mobile, démontable, pouvant atteindre quarante mètres de long et accueillir jusqu'à neuf cents spectateurs, avec ses bancs, ses décors, ses malles de costumes, robes, perruques, chapeaux, faux bijoux, postiches de toutes sortes, ses accessoires, épées, sceptres, bâtons de pèlerins, ses poêles à fioul pour les tournées d'hiver, son plateau d'une superficie de 120 mètres carrés,

ses panneaux d'entourage, ses tentures, son toit en toile claire, ses rideaux, son guichet, tout un fatras qu'on se lègue au fil des ans, des mariages et des alliances, trimballé par monts et par vaux par de poussifs et brinquebalants camions CITROËN P45 six cylindres – ne dénichant au final qu'un bref article paru quelques années auparavant dans un supplément du *Figaro* :

La saga d'un théâtre forain aux enchères

L'aventure fut de courte durée. Elle avait commencé en 2001 pour Louis Laforgue qui ouvrit le musée du collectionneur dans le château de La Loubardière, belle demeure seigneuriale du milieu du xv^e siècle, trônant sur la rivière de Lisle, en Gironde. Le souhait de ce passionné de jouets anciens depuis plus de trente ans était de restaurer la minoterie où l'on fabriquait de la farine jusqu'à son incendie en 1893, avant d'être reconvertie en huilerie par la société Jourdan-Fréval. Faute d'un nombre suffisant de visiteurs, 7 000 par an à peine, ce musée privé a dû fermer ses portes et vendre l'ensemble de ses collections chez M^e Morel qui officiera pour l'occasion dans la région, au château de La Ferté-Saint-Gilles, premier cru classé, dans le vill

age ou hameau, si on peut donner ce nom au rassemblement anarchique et anachronique de quelques maisons (bicoques ou mesures plutôt) plus ou moins délabrées appartenant à d'anciens métayers, paysans plus indigents et loqueteux, plus chamailleurs et analphabètes, plus indécrottables bouseux encore que ceux du reste du canton, pourtant réputé pour être particulièrement misérable, produisant à peine de quoi

subvenir à leurs maigres besoins (quelques poules, deux ou trois vaches, un peu de maïs et de blé, quelques rangs de vigne donnant une piquette que seuls peuvent supporter les rustiques palais de ces hommes frustes et rugueux sortis tout droit d'un autre âge) – la maison (ou mesure donc, mi-hangar mi-tanière) invariablement sombre et enfumée, la lumière ne pénétrant à l'intérieur que par de basses fenêtres extrêmement petites, au sol en terre battue, où se mêlent les odeurs de bois brûlé, de chiens mouillés et de nourriture mijotant en permanence sur une gazinière asthmatique, avec en son centre une longue table boiteuse recouverte d'une toile cirée au motif défraîchi et indéfinissable, entaillée et trouée en de nombreux endroits, les murs en torchis enduits de chaux ternie et vérolée de salpêtre, le plafond en contreplaqué gondolé et couvert de taches d'humidité, le feu veillant jour et nuit dans la cheminée noircie de suie agglomérée en blocs compacts pareils à quelques goitreuses excroissances ou à des croûtes monstrueuses de lèpre au-dessus duquel pend l'immuable chaudron en fonte, tandis que, posée sur son manteau, une pendule fantomatique et souffreteuse indique une heure si approximative qu'elle en est devenue locale, idiomatique pour ainsi dire, une heure qui ne s'inscrit dans aucune catégorie commune du temps, comme éternellement égarée dans un monde parallèle, ne paraissant plus capable de communiquer qu'avec les fantômes et les obus en cuivre gravés, toujours impeccablement astiqués, souvenirs de la Grande Guerre ramenés par un ancêtre depuis longtemps disparu et oublié, revenu parmi les millions de sans-nom qui sont rentrés chez eux dans des caisses en bois recouvertes d'un drapeau tricolore, sur des quais de gare glacés, ou dont

les corps ont été éparpillés dans la boue, parmi le sifflement des grenades et les rafales de mitrailleuses, leur sang mêlé aux plaines éventrées d'une terre inconnue, poisseuse, hostile et oubliée des dieux, quoique faisant prétendument partie de leur patrie, devenu lui-même fantôme, ombre errant parmi les ombres dans les cercles des cercles; sans oublier les gamelles en fer-blanc des chiens qui jonchent le sol au pied de l'évier où chacun risque à tout moment de s'empêtrer, le papier tue-mouches tombant en spirale du plafond invariablement couvert d'insectes menaçant à tout moment d'achever leur destin dans les assiettes ou sur les plats fumants, un antique poste de radio crasseux et hors d'usage conservé à titre décoratif ou plus probablement encore oublié, c'est-à-dire faisant à ce point partie du décor que plus personne ne le remarque, et les fusils de chasse non pas posés, mais plutôt jetés dans un coin, entre le buffet et le meuble de télé bancal, toujours à portée de main comme dans les westerns, et juste au-dessus : un trou au plafond causé par un coup parti par accident lié à la négligence du vieux, certainement plus pressé d'ôter ses bottes et de boire un canon que de décharger son arme, événement devenu légendaire, objet de nombreuses plaisanteries et histoires annexes aux multiples ramifications; la porte d'entrée branlante, vermoulue, avec sa serrure compliquée composée d'une petite pièce de métal mobile, maintenue contre le battant par une cheville se levant ou s'abaissant au moyen d'une clenche, presque toujours ouverte cependant pour permettre aux chiens d'aller et venir en toute impunité, se coucher au pied du fauteuil du vieux, foncer avec avidité sur leur gamelle, se précipiter dehors en aboyant au moindre bruit suspect, marauder dans

les fermes des environs quelque poule égarée ou poursuivre un malheureux chat effaré ; et une deuxième porte située à l'autre bout de la pièce, celle-ci en contreplaqué, s'ouvrant et se refermant au contraire par l'action d'un simple tendeur élastique en émettant un gémissement à la fois grotesque et sinistre, donnant sur le chai par un escalier fait de bûches à peine dégrossies auquel est fixé une rampe sommaire, où parmi un nombre considérable d'objets non identifiés qui attendent là de faire un jour la preuve de leur utilité, les réserves de bois de chauffage, les cageots dépecés et empilés, les fagots de sarments, les outils abandonnés pêle-mêle et dont plus personne ne connaît l'usage, achevant de rouiller dans cette sorte de cimetière improvisé à l'odeur de terre moisie et de champignons, les vêtements de chasse pendus à un énorme clou, les paires de bottes en caoutchouc, le congélateur vétuste et chancelant, les montagnes de sacs plastique usagés, finissent de pourrir quelques barriques délabrées de tailles diverses contenant la fameuse imbuvable piquette, comme une sorte d'ancre, de cache au trésor, de caverne d'Ali Baba, de capharnaüm où le garçon n'ose s'aventurer qu'à la condition d'être accompagné d'un adulte, craignant les vicieuses souris au couinement pervers, les rats aux dents aiguisées et à la queue glabre, les grosses araignées velues et duveteuses, les monstres imaginaires et visqueux pourvus d'ergots, de griffes, de becs aigus, de pattes crochues, susceptibles de l'enlever pour le dévorer, autant qu'il redoute à l'intérieur les effluves de bois pourri et de friture, les meubles poussiéreux et rongés par les vers, les murs sales, le linoléum gras et gonflé d'humidité, non pas effleurant ni même contournant, mais plutôt se tenant à distance des objets,